

Frédéric Pellion et Anne Théveniaud

Entretien

L'insu du *cogito*

L'unité de Pau du Collège de clinique psychanalytique du Sud-Ouest et le pôle 8, pays des Gaves et de l'Adour, avaient invité Frédéric Pellion le 3 février 2017 pour partager leurs travaux. Lors de la soirée ouverte à tous, s'est déroulé un échange autour de son livre Ce que Lacan doit à Descartes ¹. Nous retranscrivons ci-dessous le début de cet échange riche et passionnant.

Anne Théveniaud : Je tiens à remercier Frédéric Pellion d'être là ce soir pour parler de son livre avec nous. Vous êtes vous-même, Frédéric, après une formation scientifique et médicale, devenu psychanalyste et enseignant à l'université Paris-Diderot, tout en continuant à travailler en milieu hospitalier. Vous avez publié en 2000 *Mélancolie et vérité* ², voici aujourd'hui ce livre, issu des recherches que vous menez à votre séminaire de Sainte-Anne, *Ce que Lacan doit à Descartes*.

Il y aurait une dette de Lacan envers Descartes. De quoi s'agit-il ? « Pourquoi [...] est-ce que j'ai cru devoir partir, non pas de Platon, Kant, ou Hegel, [...] mais de Descartes ³ ? », se demande Lacan.

Cette question vous paraît cruciale pour la psychanalyse. Lecteur averti de Lacan, vous examinez la série de ses références à Descartes, tout en les situant dans la chronologie d'une œuvre *in progress*, avec ses tourments, ses enjeux, son contexte. En même temps, vous travaillez avec des philosophes comme Denis Kambouchner le corpus cartésien auquel il est fait référence, du *Discours de la méthode* aux *Passions de l'âme*, traité qui vous occupe beaucoup à ma connaissance, sans oublier la correspondance.

Votre thèse est celle-ci : « [...] l'édifice lacanien se démontre être directement une reprise du projet cartésien ⁴ ». Même si le sujet de l'inconscient n'a pas l'allure ni la teneur du *cogito*, il lui devrait néanmoins beaucoup. Voilà qui a de quoi surprendre. Je dirai ici mon étonnement premier et ancien lors de ma première lecture de Lacan, quand j'ai découvert

qu'il était si proche de Descartes, en particulier si intéressé par son « invention » du *cogito*. Comme toute ma génération, j'en étais venue à lire la psychanalyse par la voie dite alors « structuraliste », et par celle de Foucault plus précisément, *l'Histoire de la folie*. Foucault s'y livrait à une véritable « charge anti-cartésienne ⁵ », comme vous le dites très bien.

Tout votre livre montre comment Lacan, tout en distordant la formule du « Je pense donc je suis », répond à cet oubli, cet effaçage du sujet qu'il constate alors chez les postfreudiens et dans les sciences dites de l'homme. Dans quel but ? Ce que vous montrez ici, c'est que, prenant appui sur ce premier moment cartésien du *cogito*, Lacan pourra donner à la psychanalyse un socle tel qu'on ne pourra plus psychanalyser après lui comme avant. Il faudra dorénavant « compter sur un Je ⁶ ».

Je suis particulièrement heureuse que mes collègues philosophes soient venus nous entendre, en renouant avec une tradition des Lumières bien éclipsée aujourd'hui. Au séminaire de Lacan venaient régulièrement Ricœur ou Hyppolite, dont on retrouve les objections et les contributions à son enseignement. Lacan de son côté fréquentait assidûment ceux de Kojève, de Koyré dont il sera question ce soir. Surtout, il lisait et commentait les textes canoniques, d'une manière qui a certes souvent interloqué ses auditeurs, pas sans scandale donc. Mais de cette subversion, chacun pouvait tirer profit, pour soi. Ainsi, il y a également une dette des philosophes envers Lacan, qu'on pense à Jacques Derrida mais d'abord peut-être à Maurice Merleau-Ponty, dans leur manière de faire avec les grands auteurs. Retrouvons ce soir cet esprit qui a été celui de la psychanalyse française dans ses débuts, avec Lacan.

Commençons par ce que vous posez clairement comme une constante, ce rapport étroit que Lacan a entretenu, dans le courant de sa propre élaboration, avec le moment du *cogito*, qu'il « met au travail », surtout à partir de 1964. Voilà quelle est sa dette. Vous en démontez les enjeux complexes, les choses ne sont effectivement pas simples. Partons de ceci, si vous le voulez, Lacan, qui parlait du sujet comme « acte inaugural », affirmait en 1961 : « C'est, je crois, ce qui fait le prestige, ce qui fait la valeur de fascination, ce qui fait l'effet de tournant qu'a eu dans l'histoire cette démarche insensée de Descartes, c'est qu'elle a tous les caractères de ce que nous appelons, dans notre vocabulaire, un passage à l'acte ⁷. »

Pouvez-vous dès à présent nous en dire davantage sur ce rapport d'élection, de proximité aussi ? Vous parlez d'un « coup de tonnerre ⁸ » en reprenant ce qui s'est passé dans les rêves de Descartes, racontés par son biographe Baillet. Je vous laisse préciser ce qu'il en est du rapport de ces

deux discours qui s'enroulent un moment l'un sur l'autre, de cet enroulement qui produit des volutes, des effets de déformation qu'on connaît, mais que vous suivez avec rigueur, avec profondeur aussi.

Frédéric Pellion : Merci, Anne, pour l'invitation, l'organisation, la présentation. C'est donc l'histoire d'une fréquentation longue, celle de Descartes par Lacan, qui est chose assez étonnante parce qu'on a l'habitude de voir des périodes : Lacan hégélien, si on va chercher avant Lacan surréaliste, ensuite Lacan logicien, après il fréquente des mathématiciens, et pour finir Lacan borroméen... ce sont des tranches. D'un autre côté, certains personnages accompagnent Lacan tout au long, et ces figures-là sont finalement peu nombreuses. Évidemment, on trouve la figure de Freud, c'est le projet explicite, connu, conscient, assumé, proclamé. Et, d'une manière plus souterraine, cette figure de Descartes, que l'on découvre quand on la cherche, et qui n'est pas du tout pour Lacan un *slogan*. Vous savez qu'il a parlé de *slogan* à partir de son « retour à Freud », en revanche, la fréquentation de Descartes est plus discrète, elle n'a pas valeur d'affiche. En réalité, ce qu'a fréquenté Lacan chez Descartes, c'est beaucoup plus que ce dont il parle. Ainsi, nous sommes avertis de cette espèce de coquetterie de Lacan que j'aime beaucoup, qui est de mentionner, de citer comme en passant tel auteur, tel passage, telle phrase, alors qu'en fait cette référence est prise dans un mouvement où il se réfère à toute l'œuvre, beaucoup plus qu'à ce peu qu'il indique.

Il en va ainsi du *cogito*. Il y a, vous le savez, la figure émergée de ce travail, avec toutes ses séries, les différentes réécritures de la formule cartésienne, telles qu'elles sont répertoriées dans le petit *vade-mecum*⁹ de mon quatrième chapitre, on les connaît. Ce qui intéresse Lacan dans ces reformulations, c'est un cas de mécanique du sujet, au sens le plus matériel du terme, c'est de repérer comment on bricole un sujet.

Puis il y a, d'un autre côté, tout ce qui est plus discret. Je vais essayer d'évoquer quelques aspects qui me sont apparus de cette manière discrète, et qui embrassent un Descartes qui n'est pas celui du *Discours de la méthode*. Vous parliez des *Passions de l'âme*¹⁰, parce que c'en est un exemple. À l'époque où Lacan travaillait, Descartes était amputé des *Passions de l'âme*, considérées comme une œuvre tardive, imparfaite, en quelque sorte à laisser de côté si on voulait avoir accès au vrai Descartes, au pur Descartes. Il y a donc un cartésianisme français des XIX^e et XX^e siècles, qui fait sans et presque contre le *Traité des passions*. Descartes a manifestement travaillé de très près ce traité, ce qui suscite notre intérêt au plus haut point, alors même qu'il constitue, à l'époque où Lacan travaille, la partie honnie de

l'œuvre cartésienne, celle en fait qui gêne ce que Lacan appelle « un cartésianisme officiel et appliqué ¹¹ », et qui est le contraire de Descartes.

À partir de là, il y a un autre surplomb, un nid d'aigle sur lequel Lacan se situe dans son rapport à Descartes, et qui est la question de la science. Lacan invente un rapport de la psychanalyse à la science qui soit différent de celui de Freud, ce qu'il considère comme totalement crucial pour l'avenir de la psychanalyse. Pour lui, il est très important que la psychanalyse ait son *épistémè*, et qu'elle ne soit pas à la remorque de l'épistémologie des sciences de la nature, comme on a l'impression que Freud, par moments, l'y met. Il s'agit de donner à la psychanalyse un statut qui tienne compte de la science, une *épistémè* compatible avec le statut du scientifique dans le monde, et qui ne soit pas annexe, en marge de la science. C'est un élément fondamental du projet de Lacan, et pour le mener à bien, il se sert non de la lettre du *cogito*, qui est une affaire technique, mais du *fait* du *cogito*, avec la proposition bien connue : « Le sujet sur quoi nous opérons ne peut être que le sujet de la science ¹². » Or précisément, cette proposition fait suite à une avant-proposition, celle de Descartes qui a mis en route ce sujet.

A. Théveniaud : Disons qu'on est là dans le rapport que Descartes pouvait avoir à la science, et à partir duquel Lacan va forger l'expression « le sujet de la science ». Du sujet cartésien, il parlera comme d'un « sujet de la science ». J'ai eu plus de mal à entrer dans cette perspective, sauf à me rappeler que le sujet, le *Je* que saisit Descartes, n'est pas son corps, et est tout de même aussi scindé du monde matériel. Mais le rapport de Descartes à la science ? Rappelons qu'il a commencé son œuvre par des traités scientifiques qui intéressaient beaucoup ses contemporains. Trois de ces traités ¹³ paraissent en annexe au *Discours de la méthode*, et à titre d'essais de cette méthode, précisément pour en montrer les résultats, les succès.

Il se trouve que vous avez choisi, pour la première de couverture de votre livre, un croquis tiré de *La Dioptrique*. Il montre bien ce que la science devient avec Descartes, comment elle change, on le sait, complètement de nature. On connaît ce qui précède, et à quoi elle met fin, le cosmos fini et hiérarchisé d'Aristote. Lacan, au séminaire de Koyré, entre dans cette démarche qui commente la révolution galiléenne. On passe ainsi « du monde clos à l'univers infini ¹⁴ », c'est le grand tournant de la modernité. Descartes, même s'il n'a pas été un grand physicien, le grand cosmo-physicien étant Galilée, a posé la loi de la réfraction de la lumière. Cette loi est cela même qu'on voit quand on examine soigneusement le croquis en question : il montre un joueur de paume qui projette sa balle, qui va heurter obliquement une surface liquide et transparente. Là, son trajet va être dévié.

Descartes se sert de cette représentation comme d'une espèce de modèle du trajet de la lumière. « Considérez, dit Descartes, que les rayons de la lumière se détournent aussi, en même façon qu'il a été dit d'une balle quand ils rencontrent obliquement la superficie d'un corps transparent, [...] et cette façon de se détourner s'appelle en eux Réfraction ¹⁵. » Il fait une suite de croquis, une mise en série extrêmement rigoureuse, qui mène à la loi des sinus, à partir de quoi on pourra calculer la trajectoire de la lumière. Ce rapport de Descartes à la science, Merleau-Ponty, qui lit attentivement *La Dioptrique*, le commente de manière lapidaire en expliquant que, pour Descartes, c'est l'esprit qui voit, et non pas l'œil, comme si, dit-il, nous étions des aveugles qui faisaient de la géométrie, d'où il conclut à ce qui est selon lui le paradoxe de la méthode cartésienne : « On ne raisonnera pas [...] sur la lumière que nous voyons ¹⁶ [...]. » Toute la philosophie ultérieure, issue de Descartes, va faire fond sur ce sujet qui est capable de « voir » en esprit ce qui se produit dans le monde matériel, par une mathématisation du réel. Le sujet de la science, c'est celui-là. Mais en même temps, c'est un sujet dont le corps a été mis à distance, retranché.

F. Pellion : Le choix du dessin est aussi beaucoup plus prosaïque, c'est parce qu'il a des tas de petites lettres, des tas. Lacan remarque que Descartes est celui qui a introduit des petites lettres dans la science. Là-dessus il a un diagnostic, qui est enfoui dans le *Séminaire IX* : « clôture de l'âge théologique ¹⁷ ». Au fond, cette formule est la préfiguration de la deuxième phase du diagnostic qui porte en 1965 sur le rapport de la science à la vérité. Or, ce rapport, c'est vraiment Descartes qui contribue à l'instituer. Chez lui, en effet, décisive est la mise en suspens de la vérité comme cause. Puis il y a l'utilisation de ces petites lettres qui ne génèrent pas seulement une modélisation. On le voit sur le dessin, elles entrent dans le réel. Je pense que Lacan a copié le schéma optique sur ce dessin, évidemment il ne l'a pas dit.

A. Théveniaud : Pourriez-vous nous en dire plus ? Je me suis posé la question, je ne suis pas allée plus loin.

F. Pellion : On est dans l'optique, il y a la prolifération des petites lettres, mais c'est une hypothèse vraiment adventice... on continue peut-être ?

A. Théveniaud : Il me semble qu'une phrase de Lacan va dans le sens de ce que vous dites, lorsqu'il parle de ce moment du sujet, le *cogito*, comme d'un « corrélat essentiel de la science ¹⁸ ». Vous scrutez alors l'intention de ce

sujet de la science et vous montrez qu'il a « un certain appétit pour la science ainsi qu'une affinité de structure pour ses procédures ¹⁹ ».

F. Pellion : Il y a énormément de manières de poser ces questions. On peut partir d'un autre point. Ce qui vient tout de suite est l'objection suivante : la psychanalyse a à voir avec quelque chose qui s'appelle l'inconscient, Descartes est un philosophe de la conscience. « Mais ça ne va pas du tout ensemble ! », dira-t-on. Cela peut être une manière de se poser la question. Un autre aspect du problème, sur lequel il y a, de la part de Lacan, un diagnostic à la fois irréfutable et saisissant, est de dire : il y a quelque chose d'inconscient dans le *cogito*, qui est méconnu dans cette identification prestigieuse du « je pense » au « je suis », quelque chose qui est précisément de la nature de l'inconscient, méconnu, insu, éliidé, et qui est fondamental. Lacan le dit dans la séance du 11 janvier 1967 du séminaire *La Logique du fantasme*, ce qui est insu dans le *cogito*, c'est le « donc ».

A. Théveniaud : Effectivement, la seule fois où Lacan a réécrit le *cogito* avec la formule qui comprend le « donc », c'est lorsqu'il a commencé à renverser les choses. Il dit : « Je pense, donc je cesse d'être », formulation que vous datez de décembre 1965 ²⁰. Ensuite, il mettra une virgule pour montrer que les deux termes ne s'équivalent pas. Cela donne la nouvelle formule : « Je pense : "donc je suis" ²¹ », ce qui est une autre manière de dire que le « donc » est englobé dans l'être.

F. Pellion : C'est absolument le problème de la science de savoir quel statut on donne au « donc », ce que Lacan appelle élégamment « la vérité comme cause ». Dans le *cogito*, le problème est estompé par l'identification des deux *Je*. Évidemment, cela fait partie des modulations de ces réécritures. La question va être, dès l'année qui suit, de faire sauter le « donc ».

A. Théveniaud : Lacan va commencer par disjoindre, et là où, chez Descartes, il y a *ergo*, conjonction, consécution, il place une disjonction. C'est le *vel* ²² du latin, « ou bien », qui devient sous la plume de Lacan « ou bien... ou bien ». Il n'y a plus d'intersection entre être et penser. Ces réécritures du *cogito* sont d'autres façons de tordre la chose.

F. Pellion : C'est pour disloquer, pour montrer que le rapport supposément causal est en fait un rapport de juxtaposition, dans lequel les termes sont juste collés, artificiellement – par les pouvoirs du langage – et non pas naturellement.

A. Théveniaud : Vous dites, mais vous ai-je bien compris, que le « donc » manifesterait quelque chose du désir lui-même insu de Descartes, dans son intention.

F. Pellion : Lacan dit que le *cogito*, c'est le désir de Descartes, ailleurs, il dit le fantasme de Descartes. Mais quel rapport avec le « donc » de la formule ? Le truc à la fois génial et implacable chez Lacan, c'est quand il en arrive à la conclusion que le ça de Freud et le « donc » de Descartes, c'est la même chose. Il faut le faire, il fallait vraiment y penser.

Sur la question de « la clôture de l'âge théologique », les choses paraissent un peu troubles, parce que Descartes parle beaucoup de Dieu. Il n'en parle pas énormément dans les quelques écrits qu'il a laissés et publiés, mais plutôt dans ses lettres. Là, il n'est pas immédiat de saisir en quoi il y a une telle clôture. Néanmoins, cette clôture de l'âge théologique dont parle Lacan est du même registre que l'éliement du « donc » qu'il pratique dans sa lecture du *cogito*. Les deux diagnostics me semblent liés. Comment ? Lacan n'est pas très explicite quand il affirme que ce que fait Descartes, c'est de remettre à Dieu toute la charge de la cause. Qu'est-ce à dire ? La théologie, on dira que c'est lorsque des êtres humains s'interrogent et se soucient de décrypter les intentions divines. Pour Descartes, les choses sont bien différentes, il le dit. En effet, selon lui, Dieu détermine les vérités éternelles, il les crée selon son libre arbitre, et on n'a plus à s'en occuper. Dès lors, le sujet, le sujet de la science plus précisément, fait ses calculs sans se soucier du fondement de la vérité. Lacan appelle cela « ne rien vouloir savoir de la vérité comme cause », celle-ci étant transférée du côté de Dieu.

A. Théveniaud : N'est-ce pas, à peu de choses près, à la même conclusion qu'en arrive un ouvrage que vous citez et qui a fait date, celui de Jean-Luc Marion, *Sur la théologie blanche de Descartes* ²³ ? Puisque Dieu est le garant des vérités, le sujet de la science se situe sur le plan de la certitude. Mais Dieu comme créateur de ces vérités éternelles, ce fondement divin donc, est inaccessible à la connaissance humaine.

F. Pellion : Non seulement il est inaccessible, mais Descartes, dans une lettre tardive à Mesland sur laquelle Denis Kambouchner a récemment insisté ²⁴, et avec beaucoup de brio, démontre pourquoi il est nécessaire de ne pas l'interroger. Il y a là une décision de Descartes, et on laisse tomber l'affaire.

Mots-clés : causalité (réforme de la), cogito, science, vérités (éternelles)

-
1. ↑ F. Pellion, *Ce que Lacan doit à Descartes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2014.
 2. ↑ F. Pellion, *Mélancolie et vérité*, Paris, PUF, 2000.
 3. ↑ J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, séance du 13 décembre 1961, cité par Frédéric Pellion, *Ce que Lacan doit à Descartes*, op. cit., p. 13.
 4. ↑ F. Pellion, *Ce que Lacan doit à Descartes*, op. cit., p. 17.
 5. ↑ *Ibid.*, p. 26.
 6. ↑ *Ibid.*, p. 32.
 7. ↑ J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, séance du 22 novembre 1961.
 8. ↑ F. Pellion, *Ce que Lacan doit à Descartes*, op. cit., p. 21.
 9. ↑ *Ibid.*, p. 83.
 10. ↑ R. Descartes, *Les Passions de l'âme*, dans *Œuvres et lettres*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1953, p. 691-802.
 11. ↑ F. Pellion, *Ce que Lacan doit à Descartes*, op. cit., p. 64.
 12. ↑ J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 858, cité par F. Pellion, *Ce que Lacan doit à Descartes*, op. cit., p. 54.
 13. ↑ R. Descartes, *La Dioptrique, La Géométrie, Les Météores*, dans *Œuvres et lettres*, op. cit., p. 180 sqq.
 14. ↑ A. Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, Gallimard, 1973.
 15. ↑ R. Descartes, *La Dioptrique*, op. cit., p. 188.
 16. ↑ M. Merleau-Ponty, *L'Œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 1964, p. 36.
 17. ↑ J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, séance du 29 novembre 1961.
 18. ↑ J. Lacan, « La science et la vérité », art. cit., p. 856.
 19. ↑ F. Pellion, *Ce que Lacan doit à Descartes*, op. cit., p. 55.
 20. ↑ *Ibid.*, p. 83.
 21. ↑ J. Lacan, « La science et la vérité », art. cit., p. 864.
 22. ↑ L'étymologie de *Vel*, « ou si vous voulez », est *volo*, « vouloir », selon le dictionnaire Gaffiot.
 23. ↑ J.-L. Marion, *Sur la théologie blanche de Descartes*, Paris, PUF, 1981.
 24. ↑ D. Kambouchner, *Descartes n'a pas dit [...]*, Paris, Les Belles Lettres, 2015. Frédéric Pellion a commenté ce commentaire, à son tour, dans « Savoir ◇ vérité », à paraître dans la revue *Champ lacanien*.